

Études littéraires africaines

HARROW (Kenneth W.), *Moins d'un et double. Une lecture féministe de l'écriture africaine des femmes*. Traduit de l'anglais par Sabrina Houdaibi. Paris : L'Harmattan, 2007, 372 p. – ISBN 978-2-296-03330-6



Sylvère Mbondobari

Numéro 25, 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1035240ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1035240ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mbondobari, S. (2008). Compte rendu de [HARROW (Kenneth W.), *Moins d'un et double. Une lecture féministe de l'écriture africaine des femmes*. Traduit de l'anglais par Sabrina Houdaibi. Paris : L'Harmattan, 2007, 372 p. – ISBN 978-2-296-03330-6]. *Études littéraires africaines*, (25), 80–82.
<https://doi.org/10.7202/1035240ar>

tion à travers la guerre. L'auteure montre ensuite comment la métaphore de la guerre se mue en un espace du dévoilement, espace de l'hybridité et de l'amour au féminin.

La relation au français est également problématique chez M. Condé et C. Beyala. Dans *En attendant le bonheur*, Véronique, Antillaise dont la découverte de l'Afrique est le contraire du retour aux sources rêvé, se trouve confrontée à une langue française dont les structures cognitives héritées du colonialisme ne lui donnent aucune prise sur le réel. Questionner cette langue, pousser le méta-commentaire jusqu'à l'auto-analyse historique lui permettra de s'affranchir des mythes coloniaux afin d'affirmer son identité antillaise. Dans *Tu t'appelleras Tanga*, la métaphore de la route signale aussi des choix impossibles : l'image de la boue souligne la difficulté pour Tanga de quitter la route du destin maternel, la prostitution, comme celle de sa propre vision idéalisée de l'amour et la famille. Annuler l'emprise de ces deux métaphores met fin à la paralysie de Tanga, d'où l'importance de la révolution cognitive qu'opère C. Beyala en créant un personnage féminin capable de se libérer des carcans du destin grâce à sa capacité d'imaginer le monde autrement.

Partant de la constatation que la variation linguistique est la norme dans le texte francophone, l'emploi des catégories cognitives offre ainsi une approche nouvelle et utile pour aborder l'aspect libérateur des manifestations de l'hybridité féminine. Sans sacrifier la dimension socioculturelle des œuvres étudiées, l'examen stylistique que propose M. Fernandes enrichit notre compréhension des textes féminins francophones.

■ Éloïse BRIÈRE

HARROW (KENNETH W.), *MOINS D'UN ET DOUBLE. UNE LECTURE FÉMINISTE DE L'ÉCRITURE AFRICAINE DES FEMMES*. TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR SABRINA HOUDAIBI. PARIS : L'HARMATTAN, 2007, 372 P. – ISBN 978-2-296-03330-6.

Le livre de K.W. Harrow s'inscrit dans la dynamique d'un renouvellement de concept théorique pour l'analyse de la littérature africaine féminine. Le mérite de l'auteur est d'avoir initié dans un ouvrage associant érudition et exploration minutieuse des structures textuelles et de l'imaginaire féminin, une lecture *féministe* du film de Safi Faye, *Mossane*, et des textes de fiction de Calixthe Beyala, Tsitsi Dangarembga, Tanella Boni et Véronique Tadjo, à partir d'une méthode pour l'essentiel psychanalytique, inspirée de Freud, de Lacan, mais aussi des féministes post-lacaniennes (Kristeva, Irigaray, Butler). Cette lecture fait apparaître les différentes formes de subversions sémiotiques, ainsi que les structures d'une textualité en rupture avec un ordre symbolique dominé par le patriarcat.

L'ouvrage souligne dès la préface les limites des méthodes historicisantes, sociologisantes et culturalistes, et propose une approche du texte littéraire africain féminin qui intègre aussi bien l'irréductible individualité de l'écrivaine, la position d'énonciation, les stratégies discursives que le contexte culturel. La préface et l'introduction insistent sur le choix de l'approche

psychanalytique particulièrement féconde « dans sa discussion du passage du sujet à travers le stade du miroir, la vision déformée de soi qui accompagne la séparation du sujet par rapport à la mère, ses identifications et ses rivalités qui débouchent sur son entrée dans le symbolique en tant qu'individu sexué, et finalement son acceptation d'un rôle sexuel délimité par des interdits sociaux et résolu par des transferts » (p. 20). Partant du principe que le complexe d'Œdipe, le phallus, la castration, l'abject et le double déterminent la forme et le projet de l'écriture féminine africaine, K. Harrow pose d'abord en axiome que la spécificité d'une symbolique culturelle ne signifie pas nécessairement que « les schémas globaux qui marquent une culture n'ont pas de relation avec une autre » (p. 17).

L'analyse des mécanismes rhétoriques et stylistiques permet à l'auteur de vérifier la pertinence de cet ancrage théorique, de montrer les façons dont l'écriture construit une position féministe et comment celle-ci s'inscrit dans un processus global de civilisation (p. 202-268). Explorant les œuvres des deux principales générations d'écrivaines, il relève que cette écriture se pose d'abord comme représentation d'une identité narrative féminine à travers l'affirmation d'une humanité tantôt niée, tantôt ignorée par la société patriarcale. Les préoccupations de la première vague, celle de Mariama Bâ et Flora Nwapa, sont dictées par la déconstruction des discours et des structures patriarcales incarnées dans l'ordre colonial par le colon, et dans l'ordre pré- et postcolonial, par le père. La deuxième vague (C. Beyala, V. Tadjou et Y. Vera) questionne le naturel, les évidences, les silences ainsi que les stratégies de contrôle, de déguisement et d'exclusion mises en place par l'ordre patriarcal. Dépassant l'opposition tradition / modernité de la première vague, ces écrivaines présentent une ville souillée, dans laquelle la « boue » côtoie les « diamants » (T. Boni), où la maladie n'épargne personne. Dans cette nouvelle configuration de la ville, lieu de pouvoir et de perte, le personnage féminin – à l'image de Léti (*Une vie de crabe* de T. Boni) qui va à l'encontre de la loi patriarcale – doit « construire elle-même son propre avenir » et « assumer cette identité qui sera conforme à l'idée qu'elle s'en fait » (p. 329).

Safi Faye effectue dans son long métrage *Mossane* (1996) une sorte de transgression de la perspective conventionnelle qui fait que l'action n'est plus centrée autour du conflit homme/femme, tradition/modernité, mais autour des relations et tensions entre femme et femme. Cette perspective, note l'auteur, tranche avec les films de O. Sembène, I. Ouedraogo et S. Cissé. Elle marque ainsi une « dé-liaison », pour reprendre le néologisme de J. Derrida, par rapport aux signes traditionnels de la différence.

K. Harrow traverse ainsi, d'une aire linguistique à une autre (littérature francophone et anglophone), d'un média à un autre, en sept chapitres subtilement agencés, mais largement autonomes, la question de l'ordre phallogocentrique dans la littérature et le cinéma africains féminins. On relève partout à la fois le vœu de « coller » au texte et la recherche d'une originalité dans l'interprétation. On peut cependant regretter une inflation de références théoriques et littéraires qui ne contribue pas toujours à la clarté de la démonstration, ainsi que diverses négligences typographiques. Mais un des mérites de cette étude d'une incontestable originalité est de relancer le débat sur l'universalité des

méthodes critiques et sur la singularité de l'écriture féminine (féministe) africaine.

■ Sylvère MBONDOBARI

NGANANG (PATRICE), *MANIFESTE D'UNE NOUVELLE LITTÉRATURE AFRICAINE. POUR UNE ÉCRITURE PRÉEMPTIVE*. PARIS : ÉDITIONS HOMNISPHÈRES, COLL. LATITUDES NOIRES, 2007, 311 p. – ISBN 2-915129-27-4.

Cet ouvrage s'inscrit dans une nouvelle étape de la réflexion sur la littérature africaine, et a pour objectif de la repenser en relation avec les conditions qui la définissent aujourd'hui. Patrice Nganang, spécialiste de littérature comparée, avec une thèse sur l'œuvre de Brecht et de Soyinka, mais plus connu en tant que romancier et poète, estime qu'il n'est plus possible aujourd'hui, après le génocide de 1994 au Rwanda, de concevoir l'Afrique et la littérature africaine selon les critères en vigueur dans le passé. Cet événement majeur a totalement bouleversé, à son sens, l'ordre de la pensée africaine pour deux principales raisons : historique d'abord, car paradoxalement il signe l'acte de naissance du sujet africain qui accède à sa souveraineté d'acteur social, ne serait-ce que pour « dicter qui peut vivre et qui doit mourir », selon les termes d'A. Mbembe (p. 47) ; épistémologique ensuite dans la mesure où, en tant que « rupture paradigmatique avec deux cents ans de pensée africaine, africaniste et africanisante qui longtemps ont entendu "l'Africain" comme quelqu'un de particulier, d'extraordinaire, il est l'entrée fracassante de celui-ci dans l'humanité simple » (p. 30). En somme, selon l'argumentation de l'écrivain camerounais, il est temps de libérer la littérature africaine de la domination de la dialectique sartrienne ainsi que de la perspective éminemment discursive et textuelle développée par Mudimbe qui a réduit, croit-il, la pensée africaine à une relecture de la bibliothèque coloniale.

Cette recherche le conduit ainsi à parcourir les philosophes allemands, notamment Adorno et Hegel, pour affiner le concept de « principe dissident » qu'il avait exposé dans un essai précédent (*Le Principe dissident*. Yaoundé : Interlignes, 2005) et qui selon lui « fait l'œuvre d'art commercer avec l'absolu, avec la vérité, avec l'idée, et ainsi plonger dans le tumulte de l'histoire, mais en même temps nier celle-ci pour s'élever dans l'envol d'un oiseau libéré » (p. 68). Ainsi, l'affirmation de l'autonomie de l'œuvre littéraire, porteuse de l'indépendance d'esprit de son créateur, n'implique pas pour autant une rupture avec le présent.

Au contraire, avec le génocide, le quotidien s'installe au cœur du projet littéraire ; il provoque l'avènement d'une nouvelle imagination avec pour tâche de témoigner des horreurs de cette tragédie humaine et du cycle infernal de la violence. Toutefois, cette nouvelle écriture revendique de nouveaux modèles et se situe ainsi dans la filiation d'une « trinité originaire » dont l'œuvre était animée d'une « sorte de prévision littéraire » (p. 194) : Soyinka dans la mesure où il fait voir, à travers la figure mythique d'Ogun, « l'unicité humaine dans la tragédie » (p. 135) ; Césaire pour avoir assuré l'inscription de l'écriture dans le moment historique de la traite négrière en élaborant une